

Laurent Albarracin, *RES RERUM*

*La sensation de la réflexion*

« Homme, libre penseur ! Te crois-tu seul pensant

Dans ce monde, où la vie éclate en toute chose ? »

Gérard de Nerval, *Vers dorés*

« Redoubler d'identité, c'est n'en avoir aucune »

Laurent Albarracin, *De l'image 1*

Laurent Albarracin a l'intuition d'une profuse vie des choses : « la sourde et aveugle et profuse vie des choses » (*Res Rerum*, p.26). Il a le sentiment d'une activité du côté des choses, d'un « silence radiant » (*De L'image 1*). Une vie non pas vaguement effusive mais mûrement réfléchie : « qu'une chose, pour qu'elle soit ce qu'elle est et pour autant qu'elle est ce qu'elle est, se représente. » (*DL 1*)

Laurent Albarracin pressent aussi que ce qui brille dans la chose, c'est une certaine trace du langage en elle (« la trace peut-être du mot, allez savoir », *DL 1*). Le nom d'une chose est complice du mouvement par lequel elle se voit : « la lettre est l'image de la chose dans la chose » (*RR*, p.65).

Les choses pour Albarracin sont pleines à craquer d'elles-mêmes et ce craquement de plénitude des choses, cette « complétude criarde » (*RR*, p.21) est une manière sourde de se décréter, « l'être étant l'acte par lequel la chose se décrète » (*RR*, p.17). Le « miracle des choses » apparaît comme une déclaration (*RR*, p.56).

Cette déclaration apparaît avec évidence, elle est « abouchée aux yeux » (*DL 1*). La poésie d'Albarracin est vouée à cette « modalité sourde, basse, inaccomplie de la réalité dans la réalité » où s'entend le craquement des choses affairées à se réaliser (*DL 1* ; *RR*, p.26-27). Les choses se parlent au regard ; l'apparaître est criant. L'énigme de la perception est enchâssée dans l'existence du langage, l'être » dans la « lettre » (« le « l'être » de la chose est la voyelle en elle qui la regarde » *RR*, p.88). Albarracin ne sort pas de cet emboîtement : le dieu du réisophe est « imbriqué » (*RR*, p.30), pas « caché », comme chez Nerval, qui pour répondre à la même intuition de la parole des choses imagine un verbe transcendant qui les anime. Résoudre l'énigme de la perception pour Albarracin consiste à en manifester l'équivalent – la figure inverse – du côté du langage. Plutôt que d'attacher un verbe à la matière, le poète se demande comment faire de sa parole un regard sur le silence des choses.

Cette double intuition de la vie réfléchie des choses et du caractère « phénoménologique » de la parole le pousse vers *l'image* comme vers un plan où se (h)antent ces mondes classiquement opposés – dans la métaphysique de la représentation où nous sommes - de la parole (du regardant) et du silence (des choses apparaissant). Il s'agit d'un plan

où mots et choses, comme deux miroirs en vis-à-vis, croisent leurs modes d'apparition c'est-à-dire les formes de leur réflexivité. L'image est le lieu de bouture de ces deux intuitions, où les choses s'entendent comme du langage se voit et réciproquement, où les choses se voient comme du langage s'entend. Dans l'image, mot et chose, lettre et figure « se regardent et se résolvent » (RR, p. 88).

Albarracin parie sur un chiasme entre la vie des choses et la vie langage ; il mise sur la « conjonction de la réalité et de la langue » dans l'image (DL 2). Cette conjonction n'est pas l'adéquation d'une chose avec un mot mais la ressemblance sans fin à soi d'une chose dans l'analogie sans cesse relancée d'un jeu de mot. La poétique d'Albarracin tend à une perméabilité contraire de la chose et du mot où le rapport entre mot et chose ne se fixe jamais mais se ressemble toujours. Nous lisons ici *Res rerum* comme le poème de cette poétique. En effet *Res rerum* n'est pas seulement un poème sur les choses mais sur le rapport entre les mots et les choses depuis cette intuition que *les choses (se) parlent* (« Quand on aura bien su / Que la chose parle pour soi » RR, p.96).

Pour reprendre une formule de *Res rerum* à propos de la lettre, on pourrait dire que la doctrine réisophique est l'image de la poétique d'Albarracin dans la poétique d'Albarracin (RR, p.65). Cette présentation d'une doctrine au second degré, par un jeu interne au livre de relance contradictoire, la forme même de *Res rerum*, la forme du ton mêlé à part égale de didactisme et de dérision, dit beaucoup de la façon dont procède l'imagination albarracinienne : avec une duplicité constitutive, au train d'une « résolution d'irrésolution » (DL 2). Il est juste de renvoyer à *De l'image* pour le commentaire de *Res rerum*. Nous entrecroisons ici les deux textes, comme pour se donner le meilleur accès au poème redoublé de sa poétique, au réisophe doublé de son poète.

### *Symétrie et bonheur de l'écriture*



*Le Gémeaux*

Le redoublement contradictoire est la première figure à laquelle s'attacher pour entrer dans l'architecture de *Res rerum*. Un premier degré de lecture s'accompagne systématiquement d'un second degré *contraire*, comme un reflet inverse qui place la contradiction au cœur de la réflexivité des choses : « L'aile ne serait l'aile si elle n'était aussi / La faux de l'aile et presque sa réfutation » (RR, p. 57). De façon centrale, le mythe d'un âge d'or silencieux des choses dans le « petit cloître » de leur « autonomie » (RR, p.11-12), que vient briser un verbe corrompu, est

affirmé avec la même constance qu'il est déjoué, parfois à l'intérieur du même poème : « [Le monde fut brisé...] / Le jour où l'on battit monnaie des choses / En vue d'en faire des instruments de reconnaissance, des symboles » (RR, p.74) ; « Au début n'était pas la lettre mais la chose entière » (RR, p.65), est déjoué par : « La lettre n'est que l'image de la chose dans la chose / Par quoi elle se figure et grimpe vigoureusement à soi » (RR, p. 65) ; « Il y a la signature des choses sur les choses / Et c'est par là qu'elles sont les choses » (RR, p.72).

Le « cercle-brisé-de-la-chose » par le mot est « une spirale, ou un aiguillon qui relance la chose dans la chose. » (DL 2). Le symbole, s'il prive de la plénitude de la chose, décèle en creux sa surabondance : « c'est un point d'effondrement dans la chose qui fait jaillir la chose » (RR, p.95). La plénitude de la chose est ressentie dans la crue du langage, la digue des choses cède à la brisure du mot. Ce qui scinde la chose est justement ce qui la fait couler, ce qui creuse un lit pour son eau. Le langage – « regret », « cicatrice », « écorchure », « stigmaté » de la plénitude – est aussi senti comme fontaine de jouvence évocatoire de la chose : « une source de jouvence éternelle que son évocation / Suffit à libérer dans l'agate des choses » (RR, p.14).

Le mythe de la chute de la chose dans la lettre ou du dévoilement de la chose par le symbole, est à la fois vrai et faux : il instaure le climat de « fiévreuse austérité » de la quête de la chose « perdue et nostalgique » - « la chose même, est perdue et nostalgique » (*Le grand chosier*, Postface aux choses, p.151) - et le travail d'ascèse « dé-symbolisante » du réisophe (RR, p.74). Appelons ce pôle de la contradiction le « Noli me tangere » de la chose asséné au langage, avec l'éthique du renoncement qu'il comporte : « C'est parce que nous abandonnons / Les choses à leur chose / Que nous disons la vérité » (RR, p.102). Mais cette ascèse s'inscrit et se réfléchit dans le mouvement d'une répétition ascensionnelle, dans un redoublement qui transpose « la chose même » dans la répétition incessante du « même de la chose » rapporté à la lettre. La chose n'est pas perdue mais au contraire perdure dans « l'image de la chose de la chose » qu'est la lettre (RR, p.65).

Une poétique de la présence, chez Bonnefoy par exemple, se maintient sur le plan d'une plénitude perdue et par conséquent d'une ascèse verbale. La poétique paradoxale d'Albarracin consiste au contraire à redoubler le parti pris des choses avec sa « sagesse de ne pas mordre, ne pas enfreindre » (RR, p. 92), d'un pari sur la prodigalité symétrique du verbe. Il y a dans la jouissance propre des mots une analogie avec la coupe débordante du *frui* des choses. « Laisser jouir les choses devant nous » (RR, p. 91) pour Albarracin consiste à faire jouir le langage en vis-à-vis. Si la « coupure ontologique » (*Postface aux choses*) ou le « ruisseau du néant » (RR, p.17) sont constitutifs de la représentation symbolique du monde, la scission entre les mots et les choses se redouble d'une aimantation analogique exponentielle dans la spirale mimétique de l'image. La géométrie réisophale est ainsi une géométrie de la gémellité que coupe une « superperpendiculaire », « la droite dite de Damoclès » (RR, p.62). Dans cette géométrie de l'image, la sphère brisée apparaît comme une spirale relançant perpétuellement le geste sphérique de se rejoindre. Albarracin semble fasciné par les formes sphériques dont la plénitude est partout et l'accomplissement nulle part : la poire, la pomme, le bol.

Dans le mythe réisophal le symbole stigmatise et par là amoindrit la chose ; dans la poétique albarracinienne le stigmaté (l'écriture) devient par son jeu évocatoire interne la treille où elle s'épanouit : « c'est une éclosion qui augmente, qui entraîne d'autres, c'est un bonheur d'écriture qui peu à peu embellit le monde » (DL 1). Dans l'image tautologique les jeux de mots, tout à leur bonheur, croisent le cœur heureux des choses. Le réisophe déplore le stigmaté du mot mais le poète explore ses stigmatisations, joue allègrement de leur usure. Proverbes, expressions communes, dictons, calembours sont monnaie courante dans la poésie de Laurent

Albarracin. Réfléchis et rafraîchis par le jeu d'une figure de rhétorique (le chiasme, l'anagramme) ils transposent sur le plan du jeu de mot la jovialité des choses : « le fruit du hasard n'est pas fruit par hasard », la table « joue cartes sur elle / Franche du collier et du tablier », « la pomme se pomponne, se farde en se piquant un phare », « c'est dans les fleurs qu'on fait les meilleures pierres », « le plus petit brin d'herbe tire la couverture à soi »,... (RR p.11, 24, 39, 61, 81).

La balance des mots et des choses ne penche pas du côté de la nostalgie chez Albarracin, elle est à l'équilibre instable de l'enjouement où les tient leur joute symétrique. Un mélange de coquetterie et de raillerie, telle est la rouerie de l'image : « l'image inocule de l'inadéquation, elle est railleuse, provoque un léger déraillement de la réalité où la réalité se met soudain à planer sur ce à quoi elle adhère : elle-même » (DL 1). La dilection réciproque des mots pour les choses dans l'imagination albarracinienne transforme la représentation en fête galante. Le terrain de jeu de l'image est cette immanence où tous les regards se croisent et se font la cour : où « la pomme brille de l'œil qui la regarde », où le cygne se pavane, où les choses sont « des sortes de coqs en conque dressés sur leurs ergots intérieurs » (RR, p.39, 73, 21). Le langage apprêté de l'image est à l'image de la coquetterie des choses, un hommage rendu au fard et aux habits, à la cosmétique et aux atours des choses « criardes ».

La réisophie consiste à retirer aux choses leurs « couches d'apparences » pour se rapprocher du cœur de leur réflexion sourde (RR, p.30) ; le poète réisophe jouant à répéter ce geste à vide réalise que les choses se donnent complètement dans cette décortication - « tant il est vrai qu'il n'y a de cœur aux choses / Que de décortication (RR, p.78) - ou cet effeuillage : « l'effet d'une chose, son bouquet ultime, est sa défection » (*Postface aux choses*). Albarracin fait plusieurs allusions à Mallarmé, sans doute parce qu'il rejoint à sa façon la tentative de faire *sentir* l'idéalité de la chose par sertissage de la matière évocatoire du langage. Mais dans cette comparaison Albarracin serait le poète de la « notion impure », puisqu'il rachète le lourd tribut des mots que Mallarmé dédaignait. La fleur albarracinienne n'est ni absente ni vierge, elle fait malicieusement « défection ».

### *Hybridation et bain de la réflexion*



*Le Verseau*

« *La lettre est la véritable baguette magique* »

Friedrich Schlegel, *Novalis Briefwechsel*

« Il n'y a pas de *littéral* qui n'engage tous les sens »

Laurent Albarracin, *Postface aux choses*

La chirurgie plastique infinie de la chose est la façon qu'elle a d'être elle-même sans identité ; la spirale tautologique du langage est le foyer symétrique de cette fuite éperdue des choses vers leur accomplissement. Voilà pour la mécanique mimétique. Mais la cohérence formelle du jeu tautologique n'est pas la seule justification de *Res rerum*. Car la justice qu'est la séparation entre le registre des choses et celui des mots débouche sur une justesse d'expression qui dit quelque chose de la réalité : « Dans la poésie on rejoue le monde. On parie que l'arbre analogique dit la feuille des choses » (*DL 1*). À certaines conditions, le langage déployé vis-à-vis des choses les « reflète exactement » : « la lettre est un feuillage d'exactitude seconde » (*RR*, p.12 et 65). En quoi consiste cette exactitude de l'image ? « Il est possible que l'image juste, l'image immédiatement parlante, soit celle qui mystérieusement permet de remonter à une homophonie secrète et enfouie dans la langue, l'homophonie dont toute la langue (et le poème) procède » (*DL 2*). Il est possible aussi que la réalité que fait apparaître le poème soit le « *son qui dure* de la conjonction de la réalité et de la langue » (*DL 1*, c'est nous qui soulignons).

La treille de la lettre où se lèvent les choses en leur image est une certaine *oreille* dans la langue. L'absence réciproque mais joueuse de la chose et du mot dans l'image est un espace d'aimantation et d'espièglerie, de séduction et de coquetterie, mais aussi de connaissance : « la ressemblance qui naît de la formulation poétique construit une espèce d'entendement entre les choses, une espèce d'audibilité générale » (*DL*, 1). L'homonymie, la paronymie, l'ana-gramme encore et toujours - « le cygne et un bol lobé de son signe », le « chat et le chant des choses », « en nous frustrant une chose se lustre », « les arcanes et les arcades de ce monde » (*RR*, p. 72, 22, 64) - où l'alphabet frivole court-circuite la langue de proche en proche, est une façon d'imaginer des rapprochements réels entre les choses. Le chiasme de l'image n'est pas seulement le jeu facétieux d'une symétrie, il est aussi le lieu d'une porosité entre le mot et la chose : « une chose au bout d'un certain temps de rêverie tend à devenir le mot qui la désigne et l'expression d'elle-même » (*DL 2*). Ainsi dans le langage les choses s'imaginent « *telles [qu'elles sont]* » (*RR*, p.35).

Puisque « la chose suit la chose à la lettre » (*RR*, p.65), l'hybridation homophonique dans la langue entraîne une hybridation des choses :

Comme si la fleur et la fenêtre  
S'étaient hybridées dans l'eau  
Et qu'on pouvait tenir l'une  
Pour la matière de l'autre (*RR*, p.97)

Les choses échangent un peu de leur substance en échangeant les phonèmes des mots qui les représentent. Il s'agit pour Albarracin de verser la chose dans la chose par l'opération symétrique de verser le mot dans le mot : « c'est sans doute un très fin tuyau, un infime bec verseur, un accroc de rien qui dans la chose la fait communiquer avec ce qu'elle est, une trace même, bien plutôt qu'un détail de son anatomie, la trace peut-être du mot, allez savoir. » (*DL* 1). C'est l'eau (l'O) de l'homophonie, c'est la substance d'une voyelle qui peut faire de la langue une fontaine « où les choses se retrempe à la source où elles se voient » et où une chose se baigne « à l'eau de sa chose » (*RR*, p.50 et 33).

L'analogie verbale touche la substance des choses. Un synonyme, par exemple, ouvre la baleine comme un parapluie qui devient comme la cage thoracique du monde (cf. « les baleines de la baleine... » *RR*, p.64). Il n'y a pas de « faux amis » dans la poésie d'Albarracin, ou plutôt les « faux amis » se découvrent un terrain d'entente qui ne tient pas à la signification mais à la *sensation* des choses qu'ils désignent. Autre exemple : « La faux de l'aile et presque sa réfutation » : la faux qui coupe (la parole ?) et la faux qui réfute échangent, l'air de rien, leurs qualités respectives. Les choses migrent ainsi les unes dans les autres, se bouturent exponentiellement par l'équivocité sans frein de leur évocation par les mots. La spirale de l'image est un cercle vertueux où les choses parlent à travers leurs noms. La parole d'une chose n'est pas le verbe de son dieu caché mais celui de son nom lui-même, dont l'écho homophonique est la caisse de résonance débridée mais exacte de sa façon d'être.

« Un cheval est une cabale

Lancée contre le vent » (*RR*, p.33)

L'hybridation homophonique (cheval / cabale) joue avec une expression commune (lancer une cabale) et envoie le cheval au galop, avec sensation de vitesse. Cette image est d'ailleurs une variation sur et un écho au cheval « fouettant l'air de sa queue d'air » qui ouvre *Res rerum*. La « kabbale » réisophique d'Albarracin est toute entière dans cette imbrication exponentielle de sensations exactes dans une langue qui s'amuse.

La réisophie pose le problème de l'intrication entre perception et réflexion qu'a pensé le romantisme et qu'a réinterrogé la phénoménologie. Elle part de cette intuition que le regard est parfaitement *réversible*, autrement dit que les choses se regardent dans notre regard et que nous sommes d'une certaine façon regardés par ces choses. C'est une situation d'immanence où le regard n'est pas regardé par un quelconque objectif surplombant : le regard est lui-même sa propre instance d'apparition et l'apparaître contient en quelque sorte sa propre réflexion. Dans le poème réisophique, l'énigme de la perception – « Mais où regarde regarder ? » (*RR*, p. 63) est versée dans celle du langage où elle se multiplie. Le chiasme perceptif cher à Merleau Ponty est senti mais il est de surcroît imaginé à même la porosité des mots et des choses. Dans l'image tautologique, les choses sensibles se disent et les symboles se sentent. La langue détient une partie de la sensibilité des choses qui se voient, comme si les choses imaginaient leur sensibilité à travers les mots. Le médium de la réflexion pour Albarracin est une sensation de la réflexion dans la langue, qui n'existe nulle part ailleurs que dans la conjonction frivole des mots et des choses.

C'est une forme de la magie, qui dans un corps d'illusion (l'image) donne à sentir un corps de vérité (la chose) tout en restant intégralement dans l'illusion : « l'image fait écran, oui, mais refait l'écran du réel, où passe en boucle le film de la réalité. Elle ne prétend pas sortir de l'illusion, ne prétend pas en tous cas accéder à un réel absolu qui se trouverait au-delà de son accès, du corps d'illusion de cet accès » (*DL* 2). L'imagination du langage déchaîne l'imagination des choses sur le plan de la rêverie, qui n'est ni une faculté du sujet ni une

propriété de la réalité. Pour Albarracin l'imagination est une activité magique, une façon de prendre le miracle des choses à la lettre.

Les mots et les choses n'existent qu'en vis-à-vis *dans la représentation*, comme deux vases pleins qui se communiquent *dans la rêverie* la fraîcheur de leurs eaux. L'inversion, la symétrie paradoxale du Gémeaux, débouche chez Albarracin sur la « reversion », ce vase communiquant du même qu'est le Verseau (*RR*, p.70). Le mot hante la représentation ; celle-ci se ante exponentiellement elle-même dans l'image si elle nage dans le sens de ses symboles. La métaphore filée devient la forme du poème pêchant ses images dans le sens du courant homophonique :

[...] Le cygne est un bol lobé de son signe,  
Un bol avec le lobe de l'oreille de son silence.  
Si le cygne est blanc et silencieux c'est parce qu'il  
Recueille en lui le cérumen du silence,  
Qu'il est la coupe où s'écoule tout le laiteux du silence,  
Qu'il est le transvasement du son du silence dans le cygne. [...]

(*RR*, p.72)

L'imagination est un raisonnement par le son chez Albarracin. La rêverie n'est pas une connaissance mais une évocation exacte de la connaissance. Le silence éclatant, le mutisme débordant des choses se fait entendre dans la langue homophonique de l'imagination. L'image est une sorte de raisonnement résonnant. Dans un même mouvement fluide, presque transparent, le langage passe entre les mailles du « logos » et l'entendement glisse du côté de l'oreille. Et de façon réciproque, le caractère évocatoire de l'homophonie capture une image de la parole des choses. C'est par ce chiasme fascinant qu'Albarracin répond au problème de transformer la parole en regard sur le silence des choses. Le signe, dans sa teneur évocatoire, est comme le silence inverse et transposé du cri mutique de la chose. Transposer le regard dans l'ouïe et faire de l'ouïe un instrument de seconde vue : tel est l'acte de l'imagination selon Laurent Albarracin.

#### *Note sur les illustrations*

Figure du Gémeaux : *Bréviaire de Châteauroux*, XV<sup>e</sup> siècle.

© Institut de recherche et d'histoire des textes – CNRS.

Figure du Verseau : Georgius Zothorus, *Liber astrologiae*, XIII<sup>e</sup> siècle.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

Une symétrie de remerciements à l'épouse d'Horace pour les images.